



Parcours de FEMMES

« Celui qui croit que chante en nous la nostalgie des origines se trompe ; elle est perdue, celui qui la quitte est expulsé, radié du registre de l'État civil, de la liste. Nous n'avons ni droits, ni rôle, ni souvenir. Et si nous voyageons vers ce lieu de départs, nous ne pouvons utiliser aucune forme du verbe revenir. Revenir, non [...]. Celui qui quitte le Sud en devient déserteur.»

Erri De Luca - *Giuseppe Caccavale*

Remerciements Projet Parcours de Femmes :

Toute l'équipe de l'Association des Centres Socio-culturels d'Oullins tient à remercier :

Lyon Métropole Habitat pour la confiance et le soutien financier accordés à ce projet

Magali Hubac pour avoir, au moyen de cette exposition, transformé ces paroles en œuvre d'art et contribué à « rendre visibles » ces récits exceptionnels

Olivier Charléty pour la mise en forme graphique de ce livret, qui nous permet de partager au plus grand nombre ces témoignages

L'association **Filactions**, qui, en intégrant l'exposition au programme de son festival « **Brisons le silence** », lui offre un plus grand écho

Et surtout **Merveille, Nour, Karima** et **Amina**, pour votre confiance et votre implication à chaque étape du « parcours ». Ces échanges avec vous ont été un réel plaisir et nous ont beaucoup enrichies. Merci.

Je suis française. Travailleuse sociale, je côtoie des personnes exilées depuis de nombreuses années. Forte de cette expérience, je croyais avoir l'esprit suffisamment ouvert pour ne pas tomber dans des stéréotypes.

Et pourtant...

Une fois par mois, je coanime avec un collègue psychologue un groupe de parole pour les parents, au Centre Social de la Saulaie à Oullins. Au fil de ces rencontres, j'ai découvert des mères, femmes de différentes origines, désormais installées en France.

Je pensais connaître leur réalité : des femmes qui restent à la maison, investies dans la vie familiale, parfois par choix, parfois à cause de parcours scolaires limités, ouvrant peu d'opportunités professionnelles. Ces clichés se sont effondrés dès que j'ai commencé à les écouter. Ces femmes font face à d'immenses défis liés à la migration et à leur genre. Elles franchissent des obstacles personnels et professionnels avec courage et ténacité.

Quatre de ces femmes ont accepté de partager leurs parcours avec nous : des récits d'engagement et de lutte, qui nous ont profondément touchés. Il fallait que ces voix soient entendues : après la parution de deux interviews dans notre gazette, nous souhaitions offrir à ces récits une forme collective et artistique qui mettrait en lumière leur profondeur et leur force. Ce recueil de témoignages et l'exposition qui l'accompagne en sont l'aboutissement.

Et ce n'est que le début ! D'autres entretiens sont en préparation, et nous rêvons de faire voyager cette exposition : dans d'autres centres sociaux ou structures, dans toute la ville et au-delà. Pour continuer à briser les idées reçues, nous espérons que cette initiative essaimera : Que d'autres s'engagent à leur tour dans le recueil et la mise en valeur de ces parcours de femmes, aussi passionnants qu'essentiels.

Pascale Schmitt, référente adultes-familles



Cette personne ayant demandé à garder l'anonymat, les prénoms ont été volontairement changés.

Les notes de la rédaction sont indiquées entre crochets pour préciser le contexte [ndlr], entre parenthèses pour illustrer des ponctuations et émotions dans le discours de la personne interrogée (ndlr).

J'ai 40 ans... Je vais sur mes 41 ans cette année.

Ma nationalité ? Je suis française. Souvent je dis « je suis française d'origine rwandaise ». Pour spécifier, dire d'où je viens. Parce que c'est important. Euh bon, ma couleur le dit bien, mais bon, après on peut... (rires), imaginer quand même beaucoup d'origines et de lieux... et donc voilà ! Donc je suis française, naturalisée française, d'origine rwandaise.

Ma profession ? Ma profession, eh ben ça ! (Silence) C'est la crise de la quarantaine ! (Rires) En fait, personne m'avait dit qu'à 40 ans, la nature vous pousse à... tout vol en éclats et on se dit, mais en fait, on est qui ? Qu'est-ce qu'on veut faire ? Et comment on veut œuvrer sur terre et dans notre communauté de manière générale ?

Ma vie professionnelle a commencé en tant que contrôleur de gestion. Jusqu'à peu près en 2020, donc au niveau du COVID en étant bloquée à la maison.

Toute la période du confinement, j'étais au chômage, donc vraiment j'étais doublement immobilisée à la maison. Et j'ai découvert vraiment une joie d'aller chercher des infor-

mations, comprendre les choses, en faisant les devoirs de ma fille, elle était en CP. Donc je me suis rendue compte que..., en étant parent, j'avais aussi un pouvoir sur l'éducation de mon enfant.

Pouvoir que j'avais cru ne plus avoir parce que je déposais mon enfant à l'école. Je me disais : l'école s'occupe de tout et moi je n'ai pas cette compétence-là. Et que c'est pour ça que tous les matins tous les parents déposent leurs en-

fants à l'école.

De par mon enfance où j'ai été beaucoup contrainte par l'éducation, que ce soit scolaire, dans ma famille, je voulais avoir un autre point de vue, une autre pédagogie. Et donc mon intérêt s'est porté sur la pédagogie Montessori. [Merveille a suivi une formation d'un an pour enseigner suivant la méthode Montessori et a travaillé comme d'enseignante, quelques temps].

Donc, si vous me posez la question, là, aujourd'hui, je vous dirai je suis enseignante. Mais enseignante qui se cherche aussi (rires).

**j'ai été
beaucoup
contrainte
par
l'éducation,
je voulais
avoir un
autre point
de vue, une
autre
pédagogie.**

Est-ce que venir en France a été un choix ?

Je suis arrivée en France en 99. Je venais d'avoir 16 ans. Mais l'arrivée en France est

l'aboutissement d'un parcours qui a commencé en 94 avec le génocide au Rwanda et donc c'est le temps de traverser le Rwanda, de traverser le Congo Kinshasa, le Congo Brazzaville, d'arriver en Côte d'Ivoire et puis d'arriver en France. On a eu plusieurs moments où on quittait chez soi.

En 99, on quitte la Côte d'Ivoire et là, c'est vraiment, on quitte l'Afrique ! Parce que quand on est, entre guillemets,

africain et qu'on est entouré d'Africains, on se sent... euh... quand même chez soi... même si, nos particularités, nos cultures sont différentes ! Mais on se fond dans la masse un petit peu. Non, là on pouvait plus !

Donc du coup, oui, j'ai quitté l'Afrique. Mais c'est à contre-cœur, parce que s'il n'avait tenu qu'à mes parents, on y serait bien restés. À la fois, on était réfugiés politiques, mais économiques aussi ! Donc on fuit aussi une misère, une insécurité permanente, pour aller chercher l'asile, un havre de sécurité. Voilà !

Est-ce que tu t'es sentie accueillie en France ?

Déjà, moi, quand j'ai posé les pieds ici en Europe, c'était pas en France. Ça ne se dit pas les chemins par lesquels les gens passent. On n'est pas venus de l'avion, directement ici quoi ! Il

faut brouiller les pistes. Comme on est réfugiés... on doit... se déguiser et tricher. C'est le circuit ... de l'immigration, hein. Donc, il y a toujours les éclaireurs ou les premiers arrivés qui... s'intègrent, qui préparent le terrain. Bah qui s'intègrent comme ils peuvent.

Et après, selon comment ils s'y trouvent, bien ou pas... ils envoient un message : Ah Ben oui, ici la terre où l'herbe est verte ! (Longs rires) Vous pouvez venir ! Donc du

coup... le reste de la famille se déplace, selon l'endroit où les gens sont le mieux intégrés ou le mieux accueillis.

[Merveille nous explique alors comment la famille est arrivée en France de façon échelonnée dans le temps, par petits groupes de deux.]

On est mineurs, et il faut... apprendre, du coup, à... ne pas dire la vérité ! À dire la vérité qui convient ! Dont les gens ont besoin pour... vous accueillir... et... à se débrouiller, à cet âge-là, tous seuls dans un pays... inconnu. De quoi forger un caractère et puis de quoi aussi traumatiser certains.

Comme on était mineurs, on a été placés à l'aide sociale à l'enfance. Les adultes autour essaient tant bien que mal de nous protéger et de nous placer dans des structures.... de protection. J'avais demandé à ce qu'on soit dans une famille d'accueil, pour pouvoir conti-

**à cet âge là,
tous seuls,
dans un
pays...
inconnu**

nuer nos études. On attendait d'être au collège, on allait... y avait encore les cabines... on prenait nos petits sous, et on appelait... on appelait [la famille] pour pouvoir parler avec tout le monde, pour dire on va bien et que compagnie et compagnie. Je disais à tout le monde, j'en ai marre de mentir au fait !

As-tu subi des discriminations ?

Les discriminations, je les vis de par ma couleur déjà, de par mes origines ! Je me rappelle au collège, quand je suis arrivée, ça doit être en histoire géo, mes camarades de classe de 3e étaient étonnés qu'on ait des bâtiments en... briques dures en Afrique, quoi ! Donc l'image pour eux... qu'ils ont de l'Afrique, c'est les cases en paille et en argile ou en bouses de vache. Et ça m'avait révoltée, j'étais vraiment blessée. Mais après, plus je grandissais, plus je me rendais compte que, bah, forcément, quand on regarde l'image... les images diffusées sur l'Afrique, c'est toujours l'image d'Épinal. Donc je comprends mes camarades de classe et du coup j'ai lâché l'affaire. Changer ce regard parce que... de par juste ma présence... faire les mêmes devoirs qu'eux, réussir... les examens comme eux, ben ça montrait déjà que (rires), c'est pas dans une

école en paille que j'ai appris tout ça, voilà quoi !

Et j'ai vraiment un caractère plutôt de... de... garçon. Et... et depuis mon enfance, j'ai toujours lutté pour... pour qu'on me donne les mêmes droits que mes frères... mes frères et que... que je fasse les mêmes choses. Dans mon parcours scolaire... il fallait forcément que je sois dans les premiers, ... vraiment doublement capable, parce que donc je suis... africaine... et je suis une fille... Ce regard-là, xénophobe entre guillemets, peu importe l'endroit ou la couleur, existe partout en fait ! Je l'ai toujours eu sur moi donc ça... ça je le dépasse, en fait ! Et... mais c'était vraiment plutôt, le côté être fille, une femme, qui me poussait plutôt à agir pour montrer que je suis capable. Mais pas parce que je suis forcément noire et compagnie. C'est pas ça le moteur. Oui, plus le moteur du féminin... capable, voilà.

j'ai toujours lutté pour qu'on me donne les mêmes droits que mes frères

Oui, j'ai oublié... il y a cette question d'orientation scolaire. Et bien sûr, quand vous allez dans un CIO [centre d'information et d'orientation], la première chose qu'on voit : vous êtes une fille, vous êtes noire, et vous êtes de l'aide sociale à l'enfance... j'avais cette casquette là aussi ! On est discriminé parce qu'on entend qu'on est forcément un enfant à problème, et que c'est foutu

d'avance. Et là, on m'envoie dans la filière technologique ! Dans notre famille, historiquement, on est des étudiants, on doit étudier. Et on vient de trop loin, quand on est immigrés, en plus, on est là pour réparer quelque chose qui a été détruit de l'autre côté, qui a été perdu. Donc il faut étudier. Avoir un statut, un... un métier assez haut.

Donc, on a bataillé avec les conseillères pour qu'ils nous laissent dans la filière générale et qu'on continue nos études.

Et au boulot, quand j'ai commencé, pareil ! Quand je regardais dans mes fichiers de gestion, les postes de toutes les personnes noires, elles étaient toutes femmes de ménage. J'étais la seule noire, à être dans les bureaux, on est le bras droit de la direction en contrôle de gestion.

Quand j'ai commencé à faire les audits, il y a eu des agences où on m'a pas ouvert la porte en me disant que le ménage c'était... c'était pas à cette heure-ci. On me voit habillée avec le costume qu'il faut porter quand on est auditeur, dont le suitcase. Mais le Monsieur a pas voulu m'ouvrir l'agence parce que c'était

pas l'heure du ménage. Je me retourne, je lui dis : « oui, je viens faire le ménage, mais le ménage administratif ».

Je détonne à chaque fois, et j'ai toujours détonné de l'endroit où j'étais. Et, [l'entreprise] c'était vraiment masculin. Le directeur, qui gère 3000 personnes, il me dit : « Ma petite Merveille, viens t'asseoir ici ».

J'ai dit « oui papy ». (Rires) Et il s'est vexé ! il s'est vexé. Il a dit : « mais Merveille, c'est vraiment inadmissible ! J'ai l'âge d'être ton père, pas d'être de ton grand-père. » J'ai dit « OK, papa ».

Quand j'ai commencé à faire les audits, il y a eu des agences où on m'a pas ouvert la porte en me disant que le ménage, c'était pas à cette heure-ci !

Qu'est-ce que ça veut dire, pour toi, « Etre chez soi » ?

J'ai pris vraiment la décision, je pense que ça devait être en 2021, que maintenant, chez moi, ça serait l'endroit où sont posés mes pieds. Et du coup, ça m'a amené une quiétude et une paix, à ne plus regarder ce qui se passe là où je ne suis pas et à me concentrer sur ce qui se passe, là où je... je suis.

Et est-ce qu'il y a un lien à faire avec le fait que tu aies demandé la naturalisa-

tion française ?

Tous les réfugiés politiques de manière générale, quand ils viennent ici, ils veulent pas forcément rester réfugiés politiques. ... On aspire à avoir la nationalité pour pouvoir vraiment intégrer des zones et des domaines auxquels on n'a pas accès sinon [au niveau professionnel].

... Y a pas de projet de retour possible. Autant il y a d'autres personnes, d'autres familles, où ils vont essayer de rentrer, mais d'être à côté du Rwanda. A la frontière... Les gens ont vraiment encore du mal à entrer physiquement, ils vont aller au Burundi, dans les pays limitrophes pour voir toute la famille. Mais chez nous, ils l'ont pas fait et ils le feront pas !

Je suis la première à avoir ouvert la route du retour. C'est en 2014, quand ma grand-mère paternelle est décédée. Pourquoi je l'ai pas fait avant ? Mais parce que... on a toute une histoire mythologique autour du pays où on a eu ce traumatisme. J'ai remercié cette grand-mère qui m'a... vraiment, mais, ATTIREE, à cet endroit-là, pour que j'aille faire la paix, juste avec mon pays en fait.

En fait, on garde heu... une rancune contre le pays qui accueille, en fait. Parce que...

(rires gênés), peu importe les pays où il y a les guerres, l'opinion publique ne le sait pas, mais ceux qui vivent la guerre savent pourquoi il y a eu cette guerre chez eux. Et on sait qui... qui déclenche cela. Et donc, entre guillemets, on vient dans le pays, limite qui est déclencheur de... de cette situation. Et donc là j'ai fait vraiment la paix avec tout ça.

Qu'est-ce que t'a appris la vie ?

(Long silence de réflexion)
Vraiment la vie est ... une école, en fait où j'ai des cours et je passe des examens, des évaluations. Ça revient toujours et la maîtresse Terre ou la maîtresse Vie... Oh mon Dieu ! Je me

dis : mais ce genre d'exercice j'ai déjà fait ! donc ça veut dire que... Apparemment j'ai toujours pas réussi ! J'ai toujours pas compris cet exercice ! Je vais essayer de revenir l'année suivante ! Pour voir si je réussis (rire).

Réussir sa vie ce serait juste accepter ce qu'on a comme vie. Juste accepter les expériences qu'on vit comme elles sont. Juste être avec des êtres humains sur la terre, peu importe l'endroit.

Est-ce que tu te sens libre ?

Les entraves à ma liberté, ça

Tous les réfugiés politiques quand ils viennent ici, ils veulent pas rester réfugiés politiques

va être l'éducation, l'éducation que j'ai reçue. Les limites, que j'ai en moi, de part cette éducation et de part les expériences que j'ai vécues, dans la vie. La limitation financière, et les limitations qu'on a en nous, de par la culture et nos croyances. Toutes ces limitations-là qui font que je ne vis pas réellement la vie pour laquelle je pense être venue sur terre.

Qu'est-ce que tu as appris de tes parents ?

J'ai appris à casser les barrières (long rires) et à me battre. Révolte ! Grâce à eux, j'ai appris cette combativité, cette lutte de la femme en fait. À tel point que mon père me disait « Mais je sais pas qui acceptera de t'épouser ! »

Et j'ai appris aussi l'amour de l'autre, la fraternité, peu importe sa couleur, sa religion, juste parce que c'est un être humain.

Qu'as-tu envie de transmettre à ton enfant ?

L'amour de l'autre, l'amour du prochain. J'ai eu une fille, du coup ça a porté plein de questionnements sur l'éducation des filles. Je ne voulais pas lui transmettre l'éducation que moi j'ai reçu en tant que fille, très restrictive

[mais] cette liberté d'être qui elle est au fond, en fait. C'est ça. C'est la liberté d'être juste soi. Et de s'abstraire plus ou moins de tout le regard social.

Le COVID ça a été... ça a beaucoup bousculé, en tout cas moi, ça m'a beaucoup bousculée. A cette époque, j'étais au chômage. Donc c'était très très dur pour moi qui ai toujours travaillé... et qui... était tout le temps en hyperactivité. Ça a réveillé tout ça là : Le questionnement, qu'est-ce que je fais dans ma vie ?

Donc, j'ai commencé à faire des recherches... A cette époque, ma fille était en CP. Et j'ai découvert vraiment une joie de... comprendre les choses, en faisant les devoirs de ma fille. J'ai découvert en

fait que j'aimais beaucoup ça. Et que, en tant que parent ou adulte tout court, ben on avait toujours ce pouvoir de transmettre à un enfant. Je me suis dit, Ah ! pourquoi pas changer de métier et devenir enseignante ?

Il y a le décalage organisationnel et social de ce qu'on te demande en tant que salarié ou être humain à contribuer, et ce qui est possible en fait. L'enseignement, c'est comme une vocation, quoi. On a vraiment une grande part de don de soi, qui n'est pas du tout rémunérée. Et quand la

Réussir sa vie ce serait juste accepter ce qu'on a comme vie.

paye est tombée sur la banque, heu, et que j'ai fait mes comptes, je me suis rendue compte que ça ne me nourrissait pas. Ah oui, je suis femme seule, hein ! J'élève mon enfant toute seule, et quand on est femme ou parent isolé, heu.... ça veut dire que le métier doit être vraiment nourrissant quoi. Oui, je veux, j'avais faire ce que je j'aime faire, mais du coup comment le rendre, heu... nourricier ? Je veux pas être riche, heu...et... non ! Juste vivre décemment, quoi.

Quelle est ta plus grande joie ?

C'est ma combativité.... et ma joie de vivre. Et aussi d'avoir eu un enfant, parce que c'est comme un interrupteur à plein de questionnements. Quand on a un enfant dans les bras, on est obligé de sortir de ce mode automatique dans lequel on était.

.... à l'inverse, le versant sombre ?

Ben c'est la guerre... C'est la guerre (silence). La guerre au Rwanda, la guerre de manière générale, en fait.

Donc j'avais 10 ans, heu... Donc je suis Hutu... Donc le génocide a été fait contre les Tutsis, mais après le... le génocide contre les Tutsis, y'a eu un génocide silencieux

J'ai découvert vraiment une joie de comprendre les choses, en faisant les devoirs de ma fille.

contre les Hutus, mais qui n'est pas officiel, qui n'est dit nulle part. ... Il y a eu une... une dame, du... du village de mes grands-parents, en fait du quartier, qui est venue se réfugier chez nous, parce que mon grand-père était connu, c'était quelqu'un de respecté. Et donc elle est venue chercher l'asile. On la

poursuivait comme on poursuit un lapin. J'ai été paniquée. ...et j'ai eu peur pour ma vie et la vie de tous les gens qui étaient autour de moi. On lui a donné de l'eau. Mon grand-père et ma tante lui ont dit qu'elle pouvait pas rester là, parce que du coup, c'est mettre tout le monde en danger. Elle a repris ses forces et elle est repartie pour se cacher. Je suis restée sur ça, qu'on n'a pas hébergé, protégé quelqu'un. Ça m'a... m'a traumatisée j'ai dit, mais bon Dieu ! moi aussi j'ai participé à... à tuer quelqu'un !

Et puis je me questionnais. Je disais, mais comment une personne, humaine, peut se lever et vouloir tuer l'autre ! Peu importe en fait la raison. Peu importe l'outil aussi. On a toujours dit pendant le génocide que les gens sont sauvages, qu'ils ont pris... les machettes. Mais sauf que, les machettes, c'est comme si on disait ici, on s'est tous entretués avec le couteau à pain ! Tout le monde

a un couteau à pain et si ça nous prenait à nous tous et qu'on devait s'entre-tuer, tout le monde récupérerait la première arme qui lui tombe dessus ! Peu importe ! Comment on peut, vraiment, se lever et dire je vais juste... supprimer cette personne ?

Et puis je me pose toujours la question, quelle idée aussi : j'ai choisi... de venir naître dans un endroit pareil ! (Rires)

Donc je rentre au Rwanda, j'avais plus beaucoup de souvenirs, j'avais vraiment besoin de questionner ma tante et elle a fini par me dire : mais au fait, ben grâce à l'eau qu'on lui avait donné, elle est partie se cacher au fin fond d'un buisson inextricable. Et eux ils étaient tellement

fatigués ! Parce que bah, ils ... ils étaient ivres aussi et comme chez nous, c'est beaucoup vallonné, ils en ont eu marre. Ils ont lâché l'affaire, elle est... elle a été sauvée. Et à partir de ce moment-là, je dis « Oh !!!! J'ai porté toute... toute mon adolescence, quoi ! à me dire « ah oui, moi aussi j'ai participé à ça, quoi ! » Et non, non, non, non, non ! J'ai pas participé à ça ! »

Pendant le COVID, quand Macron a fait son discours, « c'est la guerre, c'est la guerre ! » ça a réveillé beaucoup de choses. Ça a été pour moi le moment où tout est sorti... où tout devait sortir et

j'ai commencé une thérapie avec un psychologue ! Parce que figurez-vous les Rwandais tout ce qu'ils ont vécu, ils n'en parlent pas ! (Silence) Ils n'en parlent pas (silence).

Qu'est-ce qui te met en colère ?

La violence contre les femmes (silence). C'est comme si c'était un système tout entier qui... qui est construit pour... empêcher la femme d'être ce qu'elle est. Ce système-là qui est construit vraiment pour...

écraser... exploiter... et annihiler la femme en fait.

Un jour, j'avais entendu un anthropologue qui était allé en Afrique étudier une tribu, et regarder comment on éduquait les enfants. Et il s'était rendu compte que les mamans, quand elles avaient un garçon, dès qu'il pleurait, ouinnn ! Elles attendaient même pas la 2e « sonnerie » ... Elles scotchaient le sein à l'enfant. Mais quand il s'agissait d'un bébé fille, on la laissait pleurer. Pourquoi elles font ça ? Et, c'était inscrit en chaque femme que quand c'était [un bébé fille] ... il fallait la laisser pleurer, pour l'exercer, l'entraîner à ce que elle n'aura jamais... pour la gestion de la frustration. Elle n'aura jamais ce qu'elle veut au moment où elle le veut. Et il fallait que ça s'apprenne dès la tétée. Et

Comment on peut, vraiment, se lever et dire je vais juste... supprimer cette personne ?

tout le monde faisait ça, de mère en fille, et c'est ça qui me révolte.

Parlons de l'excision. Chaque femme qui fait ça à son enfant, elle aussi, elle a eu la douleur de l'excision. Pourquoi elles le font ? Ben parce qu'elles savent pas qu'il y a autre chose qui existe et que les croyances qu'il y a à l'intérieur, elles croient que c'est bien. Un foyer se construit comme ça. On subit la même violence, mais ça a toujours été comme ça. Et toi aussi, du coup, tu dois apprendre à l'accepter et à te taire. C'est ...

« Prends sur toi ! »
Et du coup, de mère en fille, on se transmet ça.

Parce que, en moi aussi, c'est pareil, avec mon enfant. Je me suis rendue compte que j'étais en train de reproduire la même chose que j'ai vécu avec mes parents, du bon comme du mauvais. Un jour j'ai pris un torchon, j'ai donné une bonne fessée à Lucie. Je suis allée pleurer et je me suis dit : mais tu détestais ça ! Mais comment ça se fait que tu le fais alors pour ton enfant ??? Je détestais toutes les violences corporelles qu'on me faisait subir. Mais je me suis vue en train de reproduire la même chose !

Ho ! J'ai un programme automatique et ben qui n'est pas bon. Et là on commence du coup à aller chercher d'autres

programmes qui ont été actualisés. Et c'est un exercice, hein ! Il faut du courage et de la force, hein ! Ça prend du temps à effacer. Tu vis avec ce programme là depuis des années et des années et de génération en génération, en fait. Et donc du coup, tu dois vraiment, consciemment, aller chercher d'autres programmes et à chaque fois que tu veux agir, tu dis : « Non ! Je choisis de mettre en marche ce programme là et non celui-là », parce que l'autre il est quand même là hein, il reste, il restera là !

Tout le monde faisait ça, de mère en fille, et c'est ça qui me révolte.

Un message pour les habitants de la planète ?

C'est vraiment, euh... (silence) d'aimer l'autre... tel qu'il est... dans sa différence. Même si c'est douloureux, il faut que je l'aime ! D'autant plus que moi, plus j'avance, plus je me rends compte en fait que l'autre n'est que mon miroir de choses que je n'ai pas encore accepté d'accueillir.

Ton plus grand rêve ?

Une vie où il y a pas d'injonctions spatio-temporelles. Quand on revient en arrière [dans l'Histoire] et qu'on regarde les tribus, on se rend compte qu'ils ont un temps de travail lié à la survie, donc à l'alimentation, qui est bien inférieur au nôtre, et qu'ils ont beaucoup de temps de vie avec les autres.

Souhaites-tu ajouter quelque chose pour finir ?

Depuis très longtemps, je me considère

comme un enfant, même en ayant un enfant.

Et là, quand tu es venue en me disant « journée de la femme »....

« Ah, oui, parce que je suis une femme... » Et là j'ai vraiment pris conscience... parce que je ne voulais pas être une femme,

Plus j'avance, plus je me rends compte que l'autre n'est que mon miroir

le mot femme ou l'expérience que j'ai vécue jusqu'à présent de la femme, était une expérience douloureuse.

Je disais : « mais, mais pourquoi les femmes, elles souffrent autant ? Pourquoi ? Dans la misère, malgré tout ce qu'elles font, tout, oh ! ». Et... donc là, je me suis rendue compte que ça y est là, ouais (rires), je suis une femme et du coup, heu... merci !





Je me suis trompé. Aucune frontière n'est facile à franchir. Il faut forcément abandonner quelque chose derrière soi.

Nous avons cru pouvoir passer sans sentir la moindre difficulté, mais il faut s'arracher la peau pour quitter son pays. Et qu'il n'y ait ni fils barbelés ni poste frontière n'y change rien. (...) Aucune frontière ne vous laisse passer sereinement. Elles blessent toutes.

Laurent Gaudé - *Eldorado*



Cette personne ayant demandé à garder l'anonymat, les prénoms ont été volontairement changés.

Les notes de la rédaction sont indiquées entre crochets pour préciser le contexte [ndlr], entre parenthèses pour illustrer des ponctuations et émotions dans le discours de la personne interrogée (ndlr).

Bon donc moi c'est Nour, 34 ans, mariée et maman de 3 enfants. Pour mon parcours de vie, j'étais en Algérie. J'ai fait toutes mes études là-bas, primaire, collège et lycée. J'ai eu mon bac scientifique. J'ai fait des études de médecine pendant 7 ans. Depuis que je suis petite, j'en ai envie... En fait c'était l'envie de mon père. Cela m'a plu. J'aurais abandonné dès la 1ère année sinon, car c'est dur.

Après, dès que j'ai eu mon diplôme, je suis venue [en France] directement après mon mariage.

Je peux vous demander ce que fait votre mari ?

Il a fait des études d'architecte en Algérie. Ici, il est chargé d'opération chez un bailleur social. Il a fait plusieurs formations ici. Il travaille à Jean Macé, en un quart d'heure, il est rentré à la maison. Il est rentré tous les jours pour 18h. Il ne travaille pas le week-end. Et le vendredi, il est en télétravail, c'est pour ça que j'ai pu venir à ce rendez-vous (sourire).

Est-ce que ça a été un choix pour vous de venir en France ?

On peut dire que c'était un choix à 2, avec mon mari. Avant de le connaître, en fait,

c'était pas du tout mon choix, pourtant j'ai la nationalité française, parce que je suis née là. Parce que mon père, il a fait des études en France à l'époque. Après, mon mari était déjà installé là, il a commencé de travailler et tout. Donc je me suis dit, peut-être.

Avez-vous dû renoncer à quelque chose ?

Oui ça c'est sûr. Déjà la famille, la vie en famille. Mes amis. Et mon parcours aussi. Bon, j'étais pas... j'ai pas eu un travail, j'ai pas commencé de travailler parce que je suis venue directement après les études, mais quand même si j'étais restée en Algérie, donc peut-être le parcours professionnel, ça aurait été plus facile que là oui. [J'aurais peut-être travaillé] directement, pas comme spécialiste, mais comme généraliste directement donc. Pour nous les 7 ans en fait,

À mon arrivée en fait j'étais perdue parce que j'ai pas beaucoup d'informations.

c'est... c'est pour les médecins généralistes. Après pour se spécialiser, il faut passer le concours, pendant 1 an et après on se spécialise, c'est pas comme en France.

À mon arrivée en fait j'étais perdue parce que j'ai pas beaucoup d'informations. J'ai commencé à 0 donc je me suis renseignée au niveau des écoles de médecine, au niveau des écoles d'infirmières et après j'ai trouvé [qu'il fallait]

soit passer une équivalence, soit refaire dès la première année. Après on passe ailleurs, soit en 5e année, soit en 6e année. Après on se spécialise, donc ce serait un long parcours ou bien on a la possibilité de passer un concours. Celui que j'ai déjà passé. Ça s'appelle l'EVC. C'est une épreuve de vérification des connaissances, pour tous les médecins étrangers de toutes les nationalités hors union européenne. Je n'ai pas eu toutes les informations juste au début donc j'ai pris du temps. C'était 3 ans après mon arrivée. En fait, au début j'ai commencé à faire une capacité d'allergologie mais sans équivalence, ça ne me sert à rien. Et puis donc j'ai passé le concours pour la première fois, c'était en 2019. J'ai eu ma grande, c'était pas facile. En fait, j'étais à la limite, peut-être 11, 10 à peu près et la moyenne était à 11, 80. Donc là j'étais un peu loin on peut dire. Allez, j'ai eu ma 2e fille, après c'était le COVID et il y a eu du retard pour le concours et tout. Donc je l'avais repassé en 2020. Et malheureusement je ne l'ai pas eu pour la 2e fois et là c'est la limite. Franchement, j'étais déçue, j'ai eu 11, 16 et le dernier retenu c'était à 11,20. J'étais grave déçue. Ouais. Et du coup, bon, je me suis dit

**Je me suis dit
on doit faire
une pause
parce que 3
enfants en bas
âge, c'est vrai-
ment très diffi-
cile.**

peut-être ça sera la 3ème, ce sera la bonne et tout. Et après ? Euh, il y avait une surprise cachée, c'est Nabil qui est arrivé. On n'a pas programmé là, je vous avoue. Ça a changé le programme. Je me suis dit allez, on doit faire peut-être une pause parce que 3 enfants en bas âge, c'est vraiment très difficile. C'est beaucoup de travail à la maison, beaucoup de... donc je peux pas le repasser maintenant.

C'est dur... je peux pas accepter de travailler [dans un autre domaine] pour l'instant. Des fois, je parle avec des gens, « mais pourquoi tu changes pas de domaine ? Pourquoi, peut-être tu vas trouver des facilités ? » Pour l'instant non, comme j'ai encore les chances de passer mon concours. Donc je reste dans mon domaine, je penche surtout pour médecin, mais je sais pas. Peut-être... Parce que j'ai commencé à faire des études en français, de langue française et littérature, mais j'ai pas fini, peut-être si j'avais juste ce diplôme, je pourrais changer et je pourrais chercher autre chose. Peut-être je vais griller toutes mes chances [pour le concours de médecine] et j'aurai pas la chance de travailler dans ce domaine. Là je serai obligée de penser à

autre chose, mais pour l'instant non.

Quel souvenir avez-vous de votre arrivée en France ?

Bon, à mon arrivée en fait, j'étais contente parce que j'ai rejoint mon mari. On a essayé de vivre la vie en couple, c'était bien. On a essayé de voyager, de profiter, c'est ça mon souvenir.

Avez-vous souffert de discrimination ?

Oui, je pense que oui, on sent ça, pas de tout le monde. Après, être une femme, ça rend les choses plus difficiles parce que, vous savez bien, avec un voile, c'est pas la même chose. Déjà on n'est pas acceptée pour le travail à cause de ça. Après c'est le regard aussi des autres, donc.

Au début, je dis rien, je vous cache pas, au début j'ai pas vraiment le courage d'aller parler à ces gens-là. Mais il y a l'exemple de la bibliothèque de médecine de Lyon Sud, ça m'a fait mal au cœur. Le jour où je suis partie pour rendre des livres, j'ai posé les livres, après, j'ai demandé au Monsieur : « Est-ce que je peux prolonger la prise ? » Enfin, c'est pas « est-ce que », parce que je sais que je peux. Alors qu'il m'a dit non ! (silence) Il m'a dit que j'ai pas le droit. Comment ça, j'ai pas le droit ?

Alors que j'ai la carte sur moi, et je connais les lois, j'ai le droit de prolonger encore. Après quand il a vu que je sais ce qu'il faut faire, ok, ok, il a prolongé. Avec le regard et tout, c'était dur ! Surtout dans l'endroit où on était, c'était pas dans le chemin ou le métro, je sais pas, mais dans une bibliothèque de médecine, encore pire !

Est-ce que vous avez de la colère en vous ?

Contre ? Je sais pas...

Non, au pire, je vais aller parler « est-ce que vous avez un problème ? »

C'est tout. Sinon, la colère, la haine ou autre chose, non, non.

J'ai aussi l'histoire de mon permis, je peux vous la raconter. Alors, j'ai un permis algérien.

Quand on arrive, on a 1 an pour faire l'échange du permis. Donc, je suis arrivée, le mois de janvier. J'ai eu des difficultés pour tout avoir. J'ai obtenu un RDV pour novembre, alors, j'étais presque à la limite, en fait. J'ai tout déposé tranquillement, je pensais qu'il n'y aurait pas de souci. À la préfecture, j'ai rencontré une dame un peu spéciale, elle me regardait comme ça. « Vous êtes française, vous avez un permis algérien ? Comment ça ? Est-ce que vous avez des justificatifs que vous étiez en

Algérie ? » J'ai dit, « Madame, voyez mon passeport, il est délivré en janvier 2015, donc avant, j'étais en Algérie. Et vous voyez, j'ai mon diplôme algérien, donc, voyez, j'étais où ? J'étais en Algérie. » Elle m'a dit « On verra. » Francement au début,

je connais pas moi, j'étais seule au RDV. J'ai déposé le dossier, je suis partie tranquillement. Cette période-là, on était à Paris parce que mon mari était en train de faire une formation là-bas. Donc je suis rentrée à Paris. Et là, on a reçu le courrier recommandé, comme quoi ils ont refusé la délivrance de mon permis. Ouais. Plusieurs fois, j'ai envoyé des mails ; c'était trop tard, on a essayé de faire des recours et tout, mais c'était trop tard. Donc je suis en train de le refaire. C'est trop cher, mais j'ai pas le choix. Ils pensent que des étrangers, ils viennent là avec un permis moins cher, mais moi, j'étais vraiment en Algérie, c'était ça la vérité. C'était dommage. Jusqu'à maintenant, je galère avec le permis. J'ai passé le code, c'est bon, j'ai eu, j'ai passé la conduite, j'ai pas eu. Faut refaire.

Avez-vous eu parfois envie de rentrer ?

Moi, parfois oui, par découragement professionnel. Mais mon mari, il me soutient, il

je suis restée 10 ans sans pratiquer, cela va être un obstacle à l'embauche.

m'encourage. Il me dit « attends, tu vas passer l'équivalence, tu pourras travailler. »

Mais même quand je l'aurais ça va être dur car je suis restée 10 ans sans pratiquer, hors stage d'observation et de bénévolat. Cela va être un obstacle à l'embauche.

Qu'est-ce que ça signifie pour vous être chez soi ?

Être chez soi, en fait, c'est être en sécurité, hmm, comment dirais-je ? D'avoir ses droits.

Et vous vous sentez en sécurité ?

Oui, en sécurité, oui. Mais j'ai pas tous mes droits, en fait (rires crispés). C'est ça, comme on est des étrangers, on n'a pas les mêmes droits, mais on essaye quand même !

Mais vous, vous êtes française.

Oui, mais le diplôme reste étranger. Et la façon de s'habiller...

Est-ce que du coup en France, c'est chez vous ou pas tout à fait ?

Pas tout à fait. Bon chez soi, c'est peut-être aussi se sentir à l'aise financièrement, se sentir à l'aise vis-à-vis de la population, en plus la famille, donc l'entourage. Ah ça, ça en-

courage, je pense (émoi). [La famille de son mari est aussi en Algérie]. Voilà, par rapport au début, oui, je me sens à l'aise. Peut-être. Déjà mes enfants sont bien intégrés à l'école. Je me sens à l'aise vis-à-vis de l'école, des enseignants et donc ça va. Donc je me sens mieux que par rapport au début, ouais, je vous cache pas.

Que retenez-vous de la vie, que vous a-t-elle appris ? C'est quoi réussir sa vie pour vous ?

Le sens de la vie, bon... La vie, elle est belle. On doit la vivre comme elle est. On doit essayer de trouver toujours les points positifs dans la vie. On a sûrement des trucs qui sont bien au cours de notre parcours. Donc, il faut être convaincu de ce qu'on a, c'est surtout ça, il faut avoir la joie de tout, hein. Au début, j'ai eu des périodes où j'étais pas vraiment bien, je me disais « comment ça, un parcours de médecine, et après non ? » Mais j'étais convaincue que ces moments que je donne à mes enfants, ils sont vraiment très très importants. Si j'étais à l'hôpital et que je les mette de 8h du matin à 18h le soir à la crèche ou la garderie de l'école, que je les voie pas de toute la journée, ce serait un peu compliqué, surtout à cet

Je me sens à l'aise vis-à-vis de l'école, des enseignants et donc ça va !

âge-là, de 0 à 3, donc je trouve que c'est...voilà, il faut profiter de ces moments, après peut-être, il n'y en aura plus, ils vont être grands, ils vont partir, donc... (rires). Au niveau familial, oui, je suis convaincue de ce que je fais.

Qu'est-ce qu'elle m'a appris la vie ? Donc rien n'est stable je pense. Tout ça peut changer. Vers le positif, vers le négatif, donc rien n'est stable. Après, réussir sa vie, je pense, c'est trouver l'équilibre entre la vie personnelle et la vie professionnelle. C'est surtout ça, c'est de trouver cet équilibre. Se tracer des objectifs, quoi, essayer de les atteindre.

Est-ce que vous vous sentez libre ?

Je me sens libre. Oui, peut-être des fois un peu limitée à cause des enfants, mais ça va aller, je pense. Nabil, il est à la crèche, donc je me sens un peu libre par rapport à avant.

Que représente la famille pour vous ?

La famille c'est la pierre primordiale en fait dans la vie je pense. Y a pas un truc plus essentiel que la famille. On peut pas vivre sans famille, pour moi, la petite famille déjà et la grande famille aussi. Un enfant déjà, pour la base de sa vie, c'est d'être dans une bonne famille qui lui donne les

bons principes dans sa vie, après, même pour nous les grands.

Que retenez-vous de ce que vos parents vous ont enseigné sur la vie ?

Tous les principes de la vie, tout de ce que j'ai maintenant.

Le fait que vous partiez comme ça, comment ils l'ont vécu ?

C'était difficile. Ouais, surtout pour moi en fait, mais, ils peuvent pas dire non ? C'est ça, on est majeurs et vaccinés, donc on peut choisir notre vie, mais c'était difficile et c'est encore difficile. Chacun a sa vie donc on est obligé de s'éloigner.

Quelle serait votre plus grande peur, peine ou douleur ?

Je peux dire la douleur de ce qui se passe là, dans le monde, je cache pas, ça me fait mal au cœur, surtout par rapport aux enfants, qui ont pas le droit de vivre une vie saine, une vie sereine, tout ça.

Qu'est-ce qui vous

met très en colère ?

(Réflexion). Le manque de respect.

Quelles valeurs voulez-vous transmettre à vos enfants ?

Déjà, l'égalité entre tout le monde, le respect des autres, le respect de soi-même, hmmm... Beaucoup de choses (rires). On n'arrête pas [d'essayer de les transmettre], tous les jours. En résumé, il ne faut

c'est dur des fois, mais je pense, qu'il faut foncer !

jamais baisser les bras, faut être forte, c'est dur des fois, mais je pense, il faut foncer, ça va venir un jour peut-être.

Une dernière chose que vous voudriez dire ?

On a de la chance d'être là, à la Saulaie, car, grâce à vous, on a découvert plein de trucs. J'aime bien, ça aide beaucoup de gens, concernant la ville, concernant soi-même, ce que l'on doit faire.

« Peut-être que le fait de se retrouver dans un endroit où personne ne vous connaît, où personne ne vous attend, où rien ne vous retient, vous force à vous confronter à vous-même d'une manière que vous n'auriez jamais imaginée. C'est une rencontre brutale, mais c'est aussi une renaissance. »

James Baldwin - *Notes d'un fils du pays*



Karima

Je me présente, donc c'est DALHOUMI Karima. Je n'aime pas beaucoup DALHOUMI parce qu'à la base, je suis HOSNI, née HOSNI Karima, mais j'ai perdu mon nom et ça c'est le premier point négatif de la France. Depuis mon arrivée, je me suis transformée de Karima HOSNI à Karima DALHOUMI. Comment ? Je ne sais pas, et voilà ! DAHLLOUMI c'est mon nom marital, utilisé automatiquement dès qu'il y a mariage. Alors qu'en Tunisie, sur la plupart des papiers officiels, c'est HOSNI et ça reste toujours HOSNI.

J'ai 43 ans.

Je suis médiatrice scolaire.

Je suis mariée depuis 2008 et je suis mère de 4 enfants, le plus grand a 13 ans... et la petite a 9 ans.

Je suis toujours de nationalité tunisienne. [Karima a déposé récemment une demande de naturalisation.]

Je suis l'aînée de ma famille et depuis que j'ai ouvert mes yeux, ils m'ont demandé d'être excellente au niveau

de ma scolarité... La scolarité c'est une priorité, c'est-à-dire que l'amour donné à l'enfant est vraiment mesuré par sa scolarité. Si au sein de la famille tu es quelqu'un qui est vraiment très bon, tu seras l'enfant aimé, l'enfant qui est la fierté des parents, l'enfant dont toute la famille parle. Je ne sais pas pourquoi, mais c'était ça. Ce n'est pas comme

ça dans toute la Tunisie, mais dans la famille où je suis née. Peut-être parce que ma mère a été la seule à faire des études, à être scolarisée.

À la base je suis professeur de sciences de la vie et de la terre, j'ai fait mes 4 ans de maîtrise. Après j'ai commencé mon master en écophysiologie animale. J'ai travaillé spécialement sur la parasitologie des coques de la mer et l'écophysiologie d'une façon générale.

Est-ce que venir en France a été un choix ?

L'année où j'ai fini mon master je devais commencer ma thèse de doctorat en France. J'étais sélectionnée avec 3 autres élèves pour la commencer à l'Ifremer à Rennes [l'Ifremer est l'institut français de recherche entièrement dédié à la connaissance de l'océan].

Mais il y avait beaucoup de contraintes, des contraintes financières, on doit déjà passer par France

Visa et peut-être ça sera accepté ou pas... Moi je n'étais pas trop, trop chaude. Pourquoi ? Parce que j'aime mon pays, hein ! J'aime mon pays bien que ce ne soit pas facile : [en Tunisie] je n'étais pas tout de suite professeur. Je suis passée par plusieurs domaines de travail : la manutention, lorsque j'étais étudiante, la téléprospection.

J'aime mon pays bien que ce ne soit pas facile

C'était vraiment des moments difficiles, on va dire, pour arriver vraiment à être enseignante !

Mais ma venue en France n'était pas un choix... Voilà, c'était... un destin ! [Karima raconte ici sa rencontre et son mariage avec l'homme qui partage sa vie aujourd'hui et qui vivait déjà en France.]

Dès mon arrivée [en France], le 23 mai 2009, je n'avais pas du tout le mal du pays. Alors, je t'explique pourquoi : dès que j'ai eu le résultat [de mon BAC passé en Tunisie] j'ai choisi [de poursuivre mes études à] Bizerte qui est à 60 km de chez nous, à 1 h de route. Je ne rentre pas toutes les semaines. Au début c'était toutes les 2 semaines, après c'était une fois par mois, après c'était pratiquement chaque vacance. Donc j'étais quand même indépendante, très indépendante, que ce soit au niveau financier, que ce soit aussi sur le plan émotionnel.

Le 30 juillet, j'ai reçu la convocation pour avoir ma carte de séjour de 10 ans. C'était rapide, donc le 1er août, j'ai commencé à travailler. Donc mon mari travaille le soir, moi je travaille pendant la journée.

As-tu subi des discriminations ?

Dans la région du 95, non, il n'y avait pas beaucoup de discrimination mais pas de beaucoup de mixité, plutôt beaucoup d'Africains et de Nord Africains.

Je travaillais ici en France auprès d'une société en maintenance informatique, j'étais assistante commerciale et téléprospectrice. Franchement je n'ai pas senti la discrimination, bien au contraire. Par

il n'y avait pas beaucoup de discrimination mais pas de beaucoup de mixité, plutôt beaucoup d'Africains et de Nord Africains.

contre, je l'ai vécue, proprement dite, dans mon pays, lorsque j'ai commencé à travailler sur une autre ville que ma ville natale dans les pompes à chaleur. Pourquoi ? Parce qu'y a beaucoup de [fonctionnement par] relations : ils ne me donnent pas les secteurs faciles...

là où il n'y a pas beaucoup de propriétaires, pas beaucoup de vente et derrière il y a pas beaucoup de primes. Et en plus on reste jusqu'à 21h00-22h00 le soir pour finir la journée... Ce n'est pas parce que je suis une femme mais parce que j'appartiens à une autre ville.

A mon arrivée ici à Lyon, j'étais un peu en état de discrimination par rapport aux femmes du quartier. Parce que ce qu'elles voient c'est une femme qui parle beaucoup, par rapport à son niveau scolaire, se

sent « dans un état un peu plus élevé ». Elle s'habille un peu différemment parce que toutes les femmes sont voilées. J'étais tiraillée entre deux choses : ces femmes me tirent pour porter le voile, pour être comme elles. Elles m'invitent tout le temps pour boire du café ensemble, rester à la maison pour discuter. On parle de tout : de nos origines qu'on ne doit pas oublier. On est là en France, mais on n'est pas des Françaises et on doit faire ça, et ça, et ça. Et en même temps un centre social me tend la main pour me parler d'intégration, de la société, de mes talents. J'ai des ambitions, je peux être quelque chose dans la société.

Le déclic, vraiment le déclic ! J'ai déposé mon fils à la garderie, où j'ai connu la directrice qui m'a proposé d'aller voir au centre social pour assister à des groupes de mamans, pour discuter. Et après, ça commençait, les séances de sport, les soirées jeux avec les enfants, les sorties entre nous, les femmes. Et petit à petit, je commençais à me faire des relations, des connaissances. Et donc le centre social, c'était quoi ? La bouffée d'oxygène... Des livres, des abonnements de magazine pour les enfants. Tout ça par exemple c'était inspiré par le centre social... qui m'a ouvert les yeux sur beaucoup de choses.

Y'a aussi une maîtresse de mes enfants : « Je vous encourage à faire quelque chose dans votre vie. Vous n'êtes pas faites pour être juste une mère au foyer ».

Il y a une pédiatre bénévole au centre social qui m'a encouragée énormément. Elle m'a poussée jusqu'à aujourd'hui ! Donc le centre social c'était, pour moi, la porte d'ouverture pour l'intégration.

Est-ce qu'être femme rend les choses plus difficiles ?

Être femme ici en France ? Non, bien au contraire. Être femme c'est être bien respectée. Il y a pas de problème au

niveau du travail, ça c'est ce que j'ai remarqué. Mais en Tunisie, si, en tant que femme c'était trop difficile, surtout les agres-

sions... les agressions sexuelles. C'est tout le temps, hein, c'est tout le temps ! Jusqu'au point où moi, lorsque je marche dans la rue, lorsque je rentre du travail, j'ai mon sac, juste l'ombre, vous voyez, l'ombre de mon sac, ça me fait peur. Je dis il y a quelqu'un qui va me faire quelque chose et qui va me toucher.

Avant, j'étais pas trop contente d'être une femme et c'est pour cette raison que les Gilets Roses [collectif d'habitantes mobilisées sur la question du harcèlement de rue et des violences faites aux femmes],

**le centre social, c'était quoi ?
La bouffée d'oxygène !**

sont pour moi quelque chose comme un entonnoir de respiration, une bouffée d'oxygène.

Qu'est-ce que ça signifie pour toi être chez soi ?

Être chez soi c'est... quand tu rentres chez toi, dans ta maison où tu enlèves tout et tu te mets sur ton canapé : je sens la sérénité et je sens ma vie avec mon mari. Je sens que je suis chez moi, oui... Mais lorsque je trouve des lacunes de français, par exemple, je sens que c'est un peu difficile quand même. Lorsque les collègues sont en train de raconter des blagues, moi je ne rigole pas parce que ça me paraît un peu bizarre... Et parfois je ne comprends pas.

Que t'a appris la vie ?

Alors j'ai appris que la vie c'est un système d'entraide. Je suis dans une situation où personnellement je veux être ouverte : je veux bien partager mes expériences, mon savoir, je veux bien proposer à l'autre de l'aide. Pourquoi ? Je n'attends pas de l'aide de la personne que j'ai aidée. Si je commence à donner, je vais recevoir de la même manière, et peut-être même un peu plus, mais peut-être d'une autre personne, peut-être d'une autre manière. C'est un

cercle vertueux... Et là peut-être aussi je me dis c'est la croyance... je suis très croyante et pratiquante en même temps. Je sais qu'ici il faut pas parler de la religion, mais ça reste de moi. En fait, je ne peux pas parler de tout sans dire que je suis croyante, que je crois à quelque chose.

Réussir sa vie, c'est... être utile, se sentir utile auprès d'autres personnes, de mes enfants, de mon mari, de la communauté de là où je vis. Là vraiment pour moi, c'est la joie, l'euphorie.

Est-ce que tu te sens libre ?

Pas du tout. Je ne me sens pas du tout libre. Pourquoi ? Parce que, avant-hier, j'étais fatiguée, très fatiguée, j'avais envie de sortir pour respirer, juste respirer, mais je ne peux pas le faire. Pourquoi ? Parce que j'ai des engagements et on ne peut pas être libre à 100%. Y a toujours la liberté limitée : parce que si je me sens pas bien, je peux pas quitter mon

Si je commence à donner, je vais recevoir de la même manière, et peut-être même un peu plus !

travail et partir faire autre chose. Le soir, je peux pas laisser mes enfants, alors qu'ils ont des devoirs à faire, pour respirer ou bien pour me balader, c'est pas possible. Donc là, c'est la liberté limitée. Peut-être, si on met la liberté sur

l'échelle de 10, je sens que je suis encore au niveau de 1 voire 2.

Pour moi la priorité c'est... tout est prioritaire, moi je suis en dernier lieu ! Si j'ai envie de prendre ma douche tranquillement par exemple, je peux pas... parce que derrière il y a mes enfants et mon mari qui vont la prendre aussi et donc je dois vraiment consacrer juste un tout petit peu de temps... C'est toujours des calculs. C'est le tout contrôle en fait ! Je me contrôle moi-même. Le samedi matin c'est pour les courses, le dimanche matin c'est pour cuisiner, je dois avoir la liste

des courses avant, je dois faire ça, je dois faire... je dois être bien organisée pour lundi, mardi je sais d'avance ce que je vais faire pour manger, les devoirs. Donc ça c'est... c'est trop quoi, et ça met de la pression.

Parfois je mets mes écouteurs dans mes oreilles et si j'écoute la musique que j'aime, je peux danser, par exemple, je peux aller dans le couloir pour danser devant les miroirs. Ça c'est un temps que j'apprécie beaucoup ! Mais pas les tous les jours. Mais vraiment c'est, une fois par semaine par exemple. Et le matin, y a pas de souci, je me réveille une demi-heure avant, l'essentiel c'est de boire mon café à tête reposée avec mon mari. On discute.

Que te faut-il pour être heureuse ?

Autre que l'argent, bien sûr (rires). C'est la paix, surtout la paix. Et... dès que je vois quelqu'un qui est heureux, ça me rend heureuse pour lui. Par exemple, lorsque je vois une dame qui a des enfants, je suis contente pour elle, parce que je suis maman et j'adore être

maman !

dès que je vois quelqu'un qui est heureux, ça me rend heureuse pour lui.

Le bonheur, c'est d'être entouré par les personnes qu'on aime, qui sont en bonne santé, qui vivent en paix, tranquilles... Voilà, ça pour moi, c'est

vraiment le bonheur.

La famille c'est le trésor ! Être réunis, être à l'écoute. Moi, je te donne mon avis ou bien mon expérience, mais je ne te l'impose pas. Le jour où tu ne te sens pas bien, tu peux venir me voir. On peut parler.

C'est le matin aussi, lorsque je me réveille. Même si j'ai vraiment beaucoup de difficultés, j'aime bien le matin, c'est mon moment préféré de toute la journée. Y a plus de lune, c'est vrai, mais y a le soleil qui va arriver... donc j'aime ça.

Qu'est-ce qui te met en colère ?

C'est l'injustice. Pourquoi ? Parce que je sens qu'on est tous libres, on est tous égaux et il n'y a pas de différence. Moi, quand je regarde les enfants dans la cour je me dis, mais quelle beauté !

Un enfant est chinois, un autre est africain, un autre est du nord de l'Afrique, algérien, tunisien. Chacun a de la beauté.

Que souhaitez-tu transmettre à tes enfants ?

La tolérance, surtout la tolérance. C'est à dire ne pas juger les autres parce qu'on n'est pas à leur place. On n'a pas les mêmes sensations, on n'est pas dans la même situation, dans les mêmes conditions de vie...

Et avoir la joie du cœur. C'est la sensation de se réveiller le matin avec... de la joie au cœur ! (Rires) Même aux moments difficiles, par exemple quand j'ai perdu ma grand-

ne pas juger les autres parce qu'on n'est pas à leur place, on n'a pas les mêmes sensations, on n'est pas dans la même situation

mère, j'étais contente qu'elle soit partie dans le calme, dans la tranquillité.

Que voudrais-tu changer dans ta vie ?

Absolument rien du tout parce que chaque moment difficile, m'a donné beaucoup d'expérience et de force. Aujourd'hui je ne suis pas la personne d'il y a 10 ans et certainement dans 10 ans je ne serai pas la même personne qu'aujourd'hui... Ma grand-mère, la dame qui m'a élevée, qui m'a donné mon prénom, Karima : générosité, elle est la femme exemplaire de ma vie. C'est une femme très forte ! Et je dois être comme elle.

Souhaitez-tu ajouter quelque chose ?

Franchement, toutes les questions sont pour moi très intéressantes... C'est l'occasion de faire une auto-évaluation pour mes 15 ans passés ici, en France. Ça défile : chaque instant, chaque moment, les moments difficiles, les moments de joie. C'est vraiment quelque chose qui m'a pris du temps et [provoqué] des émotions aussi.



« Être déraciné, c'est vivre dans un monde où rien ne vous appartient, où chaque pas que vous faites est un pas dans l'inconnu, où chaque parole que vous prononcez est une question sans réponse. Mais c'est aussi, parfois, la seule façon de se découvrir soi-même, car c'est dans l'épreuve de l'étranger que l'on mesure la profondeur de son propre cœur. »

Simone Weil - *L'Enracinement*



Amina

Je m'appelle Amina, je suis l'ainée de la famille. J'ai 57 ans et je viens de Djibouti.

Je suis de formation juriste. Après ma licence, puis mon bac +4 en 93, j'ai commencé à travailler dans une entreprise nationale qui avait comme mission la gestion de l'eau : d'abord chef de service, adjointe aux ressources humaines, cheffe du service contentieux. Et puis en 1997, j'ai été nommée directrice commerciale à la tête d'une grande direction, en nombre de personnel.

C'était là où il y avait le plus de gens : 80 bons-hommes et 20 femmes et j'avais sous mon autorité tous ces gens-là.

Et après quelques temps, en 2008 exactement, j'ai été écartée de mon travail parce que, il y avait, je peux le dire, plusieurs discriminations. C'était de l'injustice. Voilà ! Comme j'étais une femme, tout le monde voulait me marcher dessus. Oh j'ai oublié de vous dire, j'ai été nommée à la tête de cette direction à la demande d'un ingénieur français. Et c'était pas, comment dire, voulu par mes compatriotes. On n'a jamais voulu, parce que voilà j'étais une femme, et après, une femme qui n'avait pas de parents dans la politique, je n'étais qu'une petite citoyenne. Ce n'était pas la compétence qui comptait mais [les personnes] que je

connais. J'ai travaillé, mais sans droit, sans avantages. Le salaire que j'avais en tant que cheffe de service, je l'ai eu jusqu'à mon départ, malgré que j'étais directrice commerciale. Le seul avantage, c'était le travail, voilà. Et après, le fait que tout le monde parlait de moi, les clients m'appréciaient énormément, et du coup, le directeur général, lui, ça le gênait énormément, jusqu'à dire même, il avait peur, il l'a dit ouvertement une fois, « tu sais, Amina, moi j'ai peur que tu prennes mon poste ».

[En 2008, Amina réclame à nouveau ses droits et s'oppose à son directeur] Et là, il se met debout et il me dit « Ecoute, dégage ».

J'avais la clef, je l'ai posée sur son bureau, j'ai dit « allez, au revoir » et j'ai quitté comme ça. Je ne suis plus retournée. 4 jours après mon départ, il a fait la note de licenciement, il m'a licenciée sans aucun droit, sans rien du tout. [Par la suite, Amina s'est présentée à plusieurs organismes mais n'a pu obtenir d'emploi, à cause du veto des autorités.] Et après, j'ai laissé tomber du coup hein, je me suis occupée de mes enfants. Heureusement mon mari, il avait un très bon poste, on vivait très très bien.

**Comme
j'étais une
femme, tout
le monde
voulait me
marcher
dessus**

Est-ce que venir en France a été un choix ?

Il y avait des problèmes de la part de ma belle-famille, il y avait, comment dire, le problème de l'excision des filles, et là, ça commençait vraiment à m'embêter, à chaque fois, je disais « les filles, elles sont petites, comment on va vraiment y échapper ? ». En 2014, on est allés en Algérie, il y a mon mari qui est allé y travailler. Mes enfants étaient à l'école française, ça coûtait énormément cher, on commence à lui dire après une année que c'est à nous de payer une partie, là du coup, mon mari il a dit « non, non, on peut pas, la vie est déjà très

chère » et on est retournés à Djibouti, fin 2014. Et à ce moment-là, la famille, elle n'a pas voulu me laisser, j'ai décidé tout doucement, à quitter Djibouti, pour protéger mes filles et moi aussi.

J'avais commencé à écrire à Amnesty, aux Droits de l'homme, pour avoir mes droits. Ils pouvaient me priver de mes avantages parce que c'était en leurs mains, mais ma bouche, ma tête, je les avais sur moi. Mais j'étais pas bien. Et un jour, on m'a téléphoné en me disant « tu sais, Amina, on m'a dit, si tu n'arrêtes pas d'embêter le directeur, tu sauras même pas ce qu'il va t'arriver ! » Je vous

assure je n'ai jamais eu peur autant que j'ai eu là !

Quand je conduisais, je conduisais toujours la porte fermée, la sécurité enclenchée. Ce n'était plus ma vie. Je vivais dans la crainte, mais incroyable ! Et après, Dieu merci en tout cas, tout doucement, j'ai décidé, alors que j'ai jamais aimé quitté mon pays, jamais ! J'étais allée au Maroc faire mes études, j'étais allée au Canada en 1997 faire ma formation continue. Au Canada

surtout, on m'a proposé de rester, mais j'ai pas voulu, j'ai jamais voulu rester vraiment vivre à l'étranger. Et là, ce jour-là, j'ai dit « Amina, c'est ta vie, c'est la vie de tes enfants, du coup il faut ! » Et

tristement, j'étais obligée, sous la peur, sous l'angoisse.

L'ambassade de France me donne 20 jours [de durée de visa] ! Du coup, après, j'avais déjà décidé de ne pas retourner. En plus, on m'a arrêtée à l'aéroport [de Djibouti] parce que j'étais toute seule avec mes enfants, comme si [on savait que] je fuyais avec les enfants. C'était le policier de la police des frontières qui m'a laissé passer, on me connaissait de nom : « Ecoute, cette femme, elle est connue, c'est l'ancienne directrice ».

J'ai pris l'avion avec mes enfants. Jusqu'à ce que l'avion atterrisse en France, à Paris, je

il y avait le problème de l'excision des filles, et là, ça commençait vraiment à m'embêter

vous assure, j'étais pas tranquille. Vraiment, je me disais, à un moment ou à un autre, peut-être, on va t'arrêter, vraiment la peur dans laquelle je vivais, c'était incroyable. J'avais peur de l'inconnu aussi, de ce qui m'attendait en France mais quand je suis arrivée, j'ai dit « Oufff ! », j'ai vraiment respiré. On allait rester, mes filles et moi, en vie.

Est-ce que vous vous êtes sentie accueillie en France ?

Je suis arrivée en France du coup le 12 juillet 2015. Je disais comment ça va être en France, est-ce que tu pourras ..., comment tu vas vivre, comment tu vas ... je ne connaissais pas aussi les démarches, je ne connaissais rien mais rien de ce que j'allais faire en France. Et j'avais tous mes enfants, j'avais les 4, le plus grand avait que 13 ans, et le tout petit, Rayan avait 4 ans et demi. Je me disais, la France, c'est un pays des droits de l'Homme, c'est un pays en plus dont je parle la langue, et c'est ça le plus important, parce que quand on connaît la langue, on est en sécurité, on est forte. Moi, j'ai connu toutes les situations, toutes les périodes, tous les moments, mais mes enfants n'ont connu que le confort. Et

je disais « ces enfants-là, comment ils vont être ? Mais qu'est-ce qui va nous arriver ? »

Après 4 jours à l'hôtel, ça a commencé mes démarches. A la préfecture, officiellement, on va déposer ma demande d'asile. On m'a donné un dossier, en me disant que j'avais 21 jours pour envoyer mon dossier complet à l'OFRA pour la phase finale. Là je suis allée faire un bilan de santé à Edouard Herriot. Il y avait l'assistante sociale, j'ai dit « moi, je n'ai pas où habiter. Je suis à l'hôtel, mais bientôt, je n'aurais rien, parce que, avec le peu d'argent avec lequel je suis venue, j'ai presque terminé. » On m'appelle, en me disant « Venez, qu'on vous montre un centre d'hébergement d'urgence. » C'était à côté de la Part-Dieu, on est restés là-bas un mois. Après, on est amenés

Je me disais, la France, c'est un pays des droits de l'Homme, c'est un pays en plus dont je parle la langue

à Bron dans un CADA*, c'était pour un temps défini, devenu réellement un temps défini, parce que mes enfants et moi, on est restés 4 ans ! 4 ans ! Dans un CADA qui était vraiment très très vieux. Et mes enfants, quand ils sont arrivés dans la cour, ils regardent comme ça, et ils me disent « Maman, ne nous dis pas que c'est ici qu'on va rester ? ». J'ai dit « non, on ne va pas rester longtemps ». Par chance, on rencontre une

*Centre d'Accueil pour Demandeurs d'Asile

autre djiboutienne (sourire). Elle nous a aidés, on est montés. On était au 7^e étage sans ascenseur. 7^eme étage ! (silence).

Et là, on est rentrés : des petites chambres, voyez, comme des prisonniers. On était séparés en étant ensemble. Moi et le tout petit étions dans une chambre, des petites chambres, avec de petits lits

d'une personne, et là, serrés, il n'y avait pas où marcher. 4 ans de vie qui était, pour tout dire, de tristesse, de colère, j'en voulais à ceux qui m'ont fait des problèmes, qui ont fait que j'ai quitté Dji-

bouti. Avant, j'avais ma mère, mes sœurs, j'étais entourée de tout le monde et on avait construit une grande maison où en 2010 mon fils est né. Mon petit il est né dans ce grand château, et on vivait tout le monde, heureux.

Aussi triste parce que l'attente était longue, très très longue ; une année, 12 mois j'ai attendu pour être convoquée à l'OFRA et chaque jour je me disais « demain ou après-demain ». Et après encore 11 mois pour la réponse. Et quand j'ai eu la réponse, c'était négatif ! Et encore, il fallait attendre [la réponse de l'appel], combien ? En tout, ça a duré 4 ans !

Mes enfants n'étaient pas bien, les 2 derniers, 4 ans et 7 ans, les autres, pré-ados, [dont]

une fille qui avait 11 ans qui n'était pas du tout du tout bien, et qui m'a fait beaucoup de problèmes. Et là, c'était vraiment... c'était l'enfer. Je me suis dit, voilà, tu es venue pour survivre, du coup, il faut supporter. Mais comme j'étais une femme toujours combattante, je me suis battue. Et après 4 ans, enfin une réponse positive. Voilà.

**j'en voulais
à ceux qui
m'ont fait
des
problèmes,
qui ont fait
que j'ai
quitté
Djibouti.**

Pour passer tous ces moments-là, je me suis engagée le 15 novembre 2015 auprès d'une association qui lutte contre toute violence faite aux femmes. Je participais à un groupe de travail, de ré-

flexion. Et notre rencontre a abouti à l'écriture d'un livre qui s'appelait « Les fleurs coupées ». Et c'est moi qui ai donné l'idée de l'écriture, Et on a cherché une écrivaine. Et on écrit un beau livre, on a cherché aussi la couverture, c'était magnifique.

Et peu après, j'ai intégré aussi l'association du Secours Catholique. [Puis] à Bron, une association qui s'appelait « Gérard Philippe », c'est à peu près comme votre association. Je participais à l'organisation des événements, vous savez, pour Noël, pour les personnes isolées que l'association prenait en charge en faisant des repas partagés. Et du coup, je faisais soit les courses, soit préparais, décorer les salles ;

et aussi les fêtes de quartier. Mes enfants aussi étaient comme acteurs, ils faisaient des petits sketches. C'était composé des différents habitants de Bron qui venaient partager des moments ensemble, y avait des jeunes et des moins jeunes, y avait ensemble des hommes et des femmes. On parlait un peu de tout. De tout et de rien. Un jour, la responsable de l'animation du Secours Catholique m'a dit « Est-ce que tu peux m'accompagner à une rencontre entre différentes associations, à des ateliers d'échanges sur la précarité, la lutte contre la pauvreté. » Et c'est parti comme ça. J'ai intégré l'équipe de pilotage du projet pour la délégation du Rhône, et jusqu'aujourd'hui, je suis au Secours Catholique. J'ai fait partie de plusieurs commissions : « mobilisation citoyenne », « RSA », « gestion du projet » c'est-à-dire on suit l'évolution du projet sur le terrain, « fraternité en exil ». C'est une commission qui accompagne les migrants et du coup, comme moi-même je suis migrante, et surtout j'ai eu un parcours de demande d'asile et j'ai dit « je peux être utile aux gens ».

Depuis toute petite, mes parents voulaient toujours aider les autres. J'ai appris de ma mère, et du coup, j'aime bien

aider les autres. Et comment pouvoir aider ? Me former, acquérir tous les jours des connaissances. Pour cela aussi, j'ai accepté de participer à ces commissions.

Et depuis janvier 2019, je suis aussi bénévole auprès de la Métropole de Lyon, dans un groupe de travail qui s'appelle groupe GEPI, groupe d'évaluation et de participation pour l'inclusion. Nous sommes une douzaine, citoyens et citoyennes, personnes régulières. Et là, on nous soumet plusieurs projets de la Métropole, afin de donner nos avis, pour que le projet réussisse et aussi au niveau des idées, des techniques, du management.

**c'est parti
comme ça.
J'ai intégré
l'équipe de
pilotage du
projet pour
la
délégation
du Rhône,**

Et avec la CAF on a fait, « comment améliorer la communication avec la CAF ? » En 2021, elle est revenue nous demander, tellement elle était contente de ce qu'on a fait, « La posture des

agents d'accueil ». Qui connaît mieux que les personnes concernées pour pouvoir donner son avis du début jusqu'à la fin ?

On n'est pas rémunérés, on est des bénévoles, mais, voilà, ça me plaît. Je me sens utile et après, je me dis aussi, c'est ma gratitude vis-à-vis de la France, qui m'a accueillie, qui m'a donné à moi et à mes enfants la sécurité. J'apprends également, au niveau des

connaissances, on discute parfois avec des professionnels, des experts.

Avez-vous subi des discriminations ?

J'ai pas pu avoir un travail salarié, mais je travaille. J'aimerais bien quand même trouver un travail salarié pour être indépendante. Mais j'ai pas pu avoir parce que ... je porte un voile. Mon frein, c'est ça. Enlever le voile, voilà, moi, ça fait 30 ans que je le porte, je vais pas l'enlever, c'est ma vie, ça fait partie de moi aussi, non ? Je serais, voilà, c'est comme si je suis nue aussi (rires). Ma mère ne portait pas le voile, mais moi je voulais, c'était mon choix, voilà. Ça fait partie de ma pratique de la religion musulmane. On essaie de me convaincre [de quitter le voile]

Moi, je dis, en quoi ça fait mal, mon foulard, aux autres ? La plus grande de mes filles a eu la chance de se marier. Elle est en Angleterre, elle porte son voile et elle travaille sans problème. Mes

autres filles, elles, ne sont pas voilées. Elles verront bien.

Sinon, moi j'ai Bac + 4, et en plus l'expérience. J'ai quand même 11 ans d'expérience en milieu professionnel ! j'ai même cherché du travail qui n'est pas du niveau que j'ai. Ils aiment mon travail bénévole, mais salariée ... J'attends toujours. Mon mari et moi

sommes maintenant considérés comme des seniors, 50 ans, et 50 ans c'est pas facile de trouver, voilà ! Ça aussi, c'est le 2ème frein.

En 2019, j'ai déposé mon dossier pour la demande de nationalité [française]. J'ai attendu jusqu'à l'année dernière, j'étais convoquée à l'entretien. Et là, un mois après on me répond « non ». Pour eux, je n'ai pas assez de ressources. Le travail que je fais, pour eux, c'est pas considéré comme « travail ». Il fallait que je gagne un salaire. Là, ce jour-là, je vous assure, j'étais très très en colère et très déçue. Le bénévolat que je fais, ma contribution à la société toute entière est, comment dire, minimisée, parce que le salaire, par rapport à ça, c'est

quoi ? Et en plus c'était écrit, « malgré votre parcours professionnel apprécié, vous n'avez pas assez de ressources car elles proviennent de la CAF ». Vraiment, j'ai pas compris.

J'ai trouvé ça ... in-

juste. Et, quand on est impuissant, c'est encore pire. Et là, ce jour-là, j'ai dit, « écoute, laisse tomber alors. Tu voulais compléter ton intégration en ayant les pièces d'identité française, mais si on ne veut pas de toi, tu laisses tomber, voilà »

Mes enfants étudient sauf une de mes filles qui n'est pas bien du tout. Elle a un peu décro-

**le voile, moi,
ça fait 30
ans que je le
porte, je vais
pas
l'enlever,
c'est ma vie,
ça fait partie
de moi**

ché, en plus elle était brillante. Et là, ça aussi, ça me rend triste, ça me préoccupe, ça m'angoisse. Son projet était d'être avocate. Les études, c'est la chose la plus importante, je crois, et la chose aussi qui restera et qui vous appartient. Mais pour le reste, je peux dire, je suis, quand même, voilà, épaulée, je suis contente, du moment, euh, avant tout, c'est la santé, j'ai la santé, mes enfants ont la santé, du coup, c'est ce qui compte, voilà.

Envisagez-vous un retour au pays ?

Moi, je ne compte pas revenir..., voilà. Mes enfants sont ici (rires), ils ont grandi ici, ils ont leurs amis ici, du coup, ils sont contents de vivre ici, et moi aussi.

Il y a ma mère qui est vivante, mon père, il est mort en 90. Mon père était ancien combattant, il a combattu, il a aidé la France, il l'a protégée, il a participé à la 2ème guerre mondiale, mon père. Moi, j'ai pas le droit d'aller, pour le moment, à Djibouti [du fait du statut de réfugiée]. Maintenant, quand je vais voir ma mère, je suis allée 2 fois, une fois parce que j'ai perdu mon frère, je suis allée en Ethiopie. Depuis que moi, j'ai quitté, elle est allée s'installer en Ethiopie. Elle est déjà d'origine éthiopienne, elle. Du coup,

quand je peux, je vais en Ethiopie, je reste avec elle tranquillement, me ressourcer et je reviens (rires).

Qu'est-ce que ça veut dire être chez soi ?

Être chez soi, c'est, (réflexion) c'est d'abord être avec sa famille, les gens qui vous connaissent, depuis votre naissance. Les amis, mes camarades de l'école, c'est des gens qui me connaissent depuis toute petite, mon origine, ma

famille, comment j'étais, « tu sais, je te connais quand tu portais ton slip », tu vois, des choses comme ça qu'on me dit. Et là, comme je suis loin, très loin d'eux, on s'appelle, on se rapproche par le téléphone. Voilà.

Avec mes sœurs, on s'appelle souvent, parce que, voilà, pour tout, j'étais l'aînée de la famille. On avait que nous-mêmes, on comptait sur nous-mêmes : notre père est mort, il avait un seul frère, le frère aussi est mort. Elles m'appellent pour les aider à prendre des décisions. Et heureusement, j'ai été éduquée. Cela me permettait de donner mon point de vue, de réfléchir.

Que vous a appris la vie ?

Je vais dire le courage, la patience, beaucoup d'espoir aussi. Vraiment. Et surtout être toujours positif, quel que soit

ce qui arrive. Parce que quand on est positif, on est très patient, et quand on est patient, on finit par surmonter le frein, et voir l'espoir, la lumière.

Et aussi, ça m'a appris quand on donne, on reçoit toujours. Aussi, toujours, à pardonner. Quand on reste dans la colère, la rancune, ça ne fait mal qu'à soi-même.

J'ai appris aussi qu'on apprend tous les jours. On peut jamais dire que c'est suffisant, on apprend tous les jours, et jusqu'au dernier souffle, tant qu'on est en vie. Et aussi de dire que rien n'est inutile dans la vie. Un jour ou l'autre, ça vous sert : apprendre, écouter, voir.

Et aussi, il faut toujours avoir, comment dire, le goût, la saveur de pouvoir aider les autres. Même si je n'ai pas de l'argent à donner, j'ai autre chose. Et cet autre chose est plus important que l'argent, je crois, c'est-à-dire le conseil. De pouvoir aider les gens en conseillant, en souriant, voilà.

Que souhaitez-vous transmettre ?

Prendre soin de la planète, il y va de notre vie, sinon, on va disparaître. Et c'est pas difficile de prendre soin de la planète, hein et après, je voulais dire au monde entier, on est tous égaux, on est tous utiles les uns aux autres. Et on peut vivre facilement ensemble, avec nos différences de couleurs, de langues, d'âge, avec les différences de ... On est en sécurité, en vivant ensemble,

on s'aide entre nous, on se complète, on se conseille mutuellement, et la vie est belle.

À mes enfants, je leur dis « Soyez des enfants-ci-

toyens exemplaires ». Il faut que vous soyez les meilleurs, je dis, dans vos études, dans vos comportements. Et je dis toujours il faut aider les autres. L'amour, il faut avoir un grand cœur.

Mon souhait c'est qu'il y ait la paix dans le monde. Vraiment.

**on apprend
tous les
jours. On
peut jamais
dire que
c'est suffi-
sant**



Coordination : **Jean-Michel Findinier, Pascale Schmitt**

Recueil des témoignages : **Pascale Schmitt, Cécile Menez**

Support, relecture : **Pascale Schmitt, Cécile Menez, Pauline Duret, Jean-Michel Findinier**

Conception artistique exposition : **Magali Hubac**

Conception graphique livret : **Olivier Charléty**